

dins qui envient l'existence champêtre est assurément considérable, nous le comprenons. Chez eux pour la plupart du moins ils manquent d'air de soleil et d'espace; et puis, quelle que soit leur position, ils subissent toutes sortes de sujétions désagréables. Ils ne s'appartiennent pas; ils appartiennent à une clientèle quelconque, clientèle de malades pour le médecin, de plaideurs pour l'avocat et l'avoué, d'acheteurs pour le commerçant; clientèle qu'il convient de ménager et de caresser. Les magistrats ne s'appartiennent pas d'avantage; ils ont des devoirs à remplir à jours et heures fixés. Or, cela étant, il est bien naturel qu'ils exaltent la condition du cultivateur, de celui, bien entendu, qui n'est le vassal de personne, pas même du consommateur; de celui qui n'a pas d'ordres à recevoir, pas d'heures marquées, pas de sourires à s'imposer pas de fausses gentillesses à grimacer; pas de redevances en retard au profit du maître ou du prêteur. Celui-là à ses coudées franches, ses nuits pleines le grand air en tout temps, le chant de l'alouette au réveil, les beaux paysages et les larges espaces.

Voilà le côté poétique de la situation le seul qui frappe le regard et remue l'imagination des citadins. Il est séduisant sans doute, mais il est trompeur aussi, et il peut y avoir de l'inconvénient à laisser les gens sous le charme et sous le rêve.

Toute médaille a son revers, et la vie champêtre si dorée et si fleurie aux yeux de l'inexpérience à son revers aussi. Face à face du prestige qui passionne et égare, il convient d'exposer la réalité qui calme et donne à réfléchir. Nous ne pouvons pas voir la campagne derrière un verre grossissant à la manière de ces braves gens qui s'échappent de la ville une fois par semaine pour venir y chercher le gazon vert, l'ombre sous les feuilles, les papillons bleus sur les fleurs et les perdrix dans les étoules. Nous devons et voulons le voir en paysan, hiver comme été vivante et morte joyeuse et triste, douce et pénible, calme et tourmentée, rayonnante de promesses et écrasante de déceptions; nous voulons la voir sous ses deux faces, c'est-à-dire complètement et sérieusement. Et tout compte fait, nous nous disons que la vie des champs même un peu dévoré, conservera encore assez d'attraits et continuera de l'emporter sur celles de villes.

Avec un citadin on peut faire de loin un excellent cultivateur d'arbres fruitiers un fleuriste hors ligne un légumiste de premier ordre, un habile éleveur d'abeilles, de volailles et de lapins, conditions et industries fort honorables après tout, qui ont leurs agréments et leurs profits; mais il devient, presque toujours difficile de faire de ce citadin un homme de grande culture, un fermier dans le rigueur du mot. Nous n'accordons pas le titre de cultivateur aux hommes qui occupent dans les journaux et les livres, la place de leurs chefs de culture de leurs jardiniers et qui produisent plus souvent à perte qu'à bénéfice; nous n'entendons parler que de ceux qui savent diriger une exploitation ou mettre leurs serviteurs à l'œuvre sans donner procuration à un lieutenant quelconque.

Il faut à ces hommes plus que le goût des champs plus que le feu sacré il leur faut avec cela nombre de qualités que les gens du monde ne soupçonnent qu'en partie, et que le vulgaire ne réunit point.

Si vous n'avez pas une bonne santé allez à la campagne pour y chercher le repos, l'air pur et le lait chaud, non pour y chercher le travail. Un cultivateur qui n'est pas un peu solidement constitué ne dure guère; les jarrets, les bras et les poumons sont mis à de rudes épreuves, on ne va pas en terre labourée comme sur un chemin bien entretenu; on n'a pas ses aises par les journées brûlantes de l'été et par les matinées froides de l'automne. Pour une orage qui menace ou une averse qui tombe on ne quitte pas la besogne, on la continue comme si de rien n'était. On reçoit le soleil, on reçoit la pluie, on reçoit le grésil ou la grêle et aussi longtemps que l'attaque se prolonge, il n'y a pas à reculer. La chemise tient à la peau, la blouse tient à la chemise; c'est égal, il n'y a pas lieu de se plaindre; nécessité fait loi.

La profession de cultivateur exige une grande activité. Au dire des maîtres, le temps est de l'argent; il convient donc de n'en point perdre. Il faut que le chef de la maison soit le premier debout et le dernier endormi. Le cultivateur qui ne fait pas tout par lui-même a nécessairement des serviteurs à ses ordres. Or, les hommes qui travaillent pour le compte d'autrui se ménagent autant qu'ils peuvent et ne font pas les choses comme s'ils y étaient intéressés directement. Avec eux par conséquent la surveillance est de rigueur.

Le cultivateur doit avoir de l'ordre dans les idées et dans les travaux. Avant de prendre une exploitation, il doit savoir ce que vaut la terre, ce qu'elle produira et par où s'en iront les produits. Dans les opérations de fantaisie, on ne relève que de son goût particulier; mais dans les opérations sérieuses, on cherche le bénéfice net, et si telle culture qui ne nous plaît guère, nous donne plus de profit que telle autre culture qui nous plaît beaucoup, nous devons sacrifier la seconde à la première.—Longtemps d'avance, l'avis seulement sera combiné et arrêté; la veille au soir, les opérations du lendemain seront réglées de telle sorte que les cas d'empêchement soient prévus, et qu'à défaut d'un travail projeté, on puisse de suite se rejeter sur un autre. Les opérations faites sans ordre, sans prévoyance, au jour le jour, amènent l'hésitation, les fausses manœuvres et les pertes de temps.

Il faut se rendre un compte exact des dépenses et des recettes de chaque jour, les marquer sur un registre, les additionner tous les mois ou tous les quinze jours. Il faut aussi, au fur et à mesure de la rentrée des récoltes, se rendre compte, au moins très-approximativement, du poids des denrées, et savoir combien on a de gerbes au gerbier, de milliers de foin au fenil ou en meules, de minots de grain battu au grenier, de minots de racines en cave, au cellier ou en silos. Il n'y a que ce moyen d'éclairer la situation. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il est important de rationner les bêtes de la ferme, selon qu'elles travaillent ou ne travaillent point, et afin de savoir si la masse des provisions répondra aux exigences de la consommation, s'il y a lieu d'en distraire une partie, s'il y a lieu de garder le tout, et même d'en acheter en temps opportun pour compléter l'approvisionnement.

Le cultivateur aime souvent la terre plus que de raison, tantôt pour elle-même comme l'avare aime les écus, tantôt pour satisfaire sa vanité et acquiescer cette considération de village qui se mesure aux biens que chacun possède sous le soleil. On cache l'argent, parcequ'on a peur des voleurs, mais n'était cette peur, on le montrerait on le compterait devant tout le monde, afin de se faire valoir. Avec la terre, il n'y a pas de crainte à concevoir; ça se montre, parcequ'il ne saurait venir à la pensée de personne de